

Pierre Lallier

Der-Chantecoq



Chapitre I

La nuit s'abattait rapidement sur la campagne en ce mois de février. Un ciel gris chargé de nuages et au plafond bas courait dans les airs déversant une pluie fine et froide sans discontinuer sur le village de Champaubert. Les masures à pans de bois grinçaient sous les assauts déchaînés des éléments. Les arbres dénudés agitaient follement leurs rameaux sous les bourrasques du vent.

Le vieil homme essuya le fin voile de buée recouvrant sa fenêtre. Il imagina le lugubre spectacle qui se déroulait dans la pénombre du soir. La tête perdue dans ses pensées, il tira rêveusement sur sa pipe en frissonnant.

Le foyer rougit doucement dans le silence du bureau éclairé par la lueur tamisée d'une lampe de salon, et par le rougeoiement des braises se mourant dans la cheminée. Au loin dans la maison, les poutres murmurèrent doucement sous les assauts des éléments.

L'homme souffla un nuage de fumée devant lui. Il se retourna et quitta sa fenêtre. Il s'approcha de l'âtre et tendit ses mains au-dessus du feu. Il soupira devant le peu de chaleur dispensée par l'âtre. Il prit son tisonnier en fonte et remua les braises éparses nappées de cendre. Il souffla dessus, elles se réveillèrent dans une gerbe d'étincelles et quelques flammes essoufflées dansèrent péniblement alors.

Trois coups brefs résonnèrent contre la porte du bureau.

– Oui, soupira-t-il doucement d'une voix lasse en se redressant lentement. Oui ?

Une femme toute menue, aux cheveux grisonnant maintenus en un chignon, glissa sa tête par l'entrebâillement.

– C'est bientôt l'heure de votre conseil, monsieur le maire.

– Oui, je sais, répondit-il sans se retourner, sur un ton neutre, et en fixant la poutre en bois de la cheminée. Merci Marthe.

La femme recula d'un pas.

– Marthe ?

– Oui.

– Vous pouvez rentrer.

– Je n'ai pas encore eu le temps de préparer votre repas.

– Ce n'est pas la peine. Je me débrouillerai. Et puis je ne sais pas si je mangerai ici, ce soir.

– Ah, bien. Bonne soirée alors, monsieur, le salut-elle en refermant doucement la porte derrière elle.

– Bonsoir Marthe.

Il entendit les pas légers de la femme s'éloigner du bureau. Quelques instants plus tard, la porte d'entrée s'ouvrit laissant le vent s'engouffrer dans la vieille demeure. Le lustre du hall tinta délicatement dans le vestibule. Le courant d'air froid glissa jusqu'à lui et s'enroula autour de ses jambes. Il frissonna sous cette glaciale caresse. La porte se referma dans un claquement. Il hocha la tête, un petit sourire sur les lèvres. Il se retourna et revint vers son bureau. Il ramassa vivement l'enveloppe qui reposait dessus et il sortit du bureau en éteignant les lumières. Il traversa à son tour d'un pas mesuré sa vieille demeure et il sortit dehors. Il remonta le col de son manteau et il se glissa d'un pas vif dans la nuit froide et pluvieuse.

*

* *

Il marcha dans les rues obscures du village, le corps légèrement courbé en avant. Il déboucha sur la petite place aux platanes dénudés encadrant le terrain détrempé utilisé pour les parties de pétanque. Il distingua, entre les branches squelettiques des arbres, la silhouette sombre et massive de la mairie.

De la lumière s'échappait vivement des fenêtres du conseil.

– Ils sont déjà là. Ils veulent savoir. Je les comprends.

Il traversa la place en évitant les mares d'eau et il franchit d'un pas alerte les ruisseaux de la Droye et de la Rupt sinuant dans le bourg. Il releva la tête. Il aperçut le clocher de l'église se découper dans la nuit.

– Puisse notre passé, avec votre aide Seigneur, avoir eu raison de ces technocrates qui nous gouvernent, soupira-t-il.

Il entra dans le bâtiment. Il traversa d'un pas pressé le hall d'accueil et il se dirigea vers la porte du conseil. Il salua d'un coup de tête la secrétaire encore présente.

– Bonjour mademoiselle Coton. Ils sont tous là ? demanda-t-il en posant son manteau et son chapeau sur le porte-manteaux.

– Bonsoir monsieur Jean. Oui, ils vous attendent.

– Bien, approuva-t-il en prenant l'enveloppe glissée dans la poche de son manteau.

Il entra dans la salle.

– Bonsoir messieurs. Désolé pour le retard.

Il fit le tour de la table et il serra machinalement les mains de ses conseillers.

– Ce n'est rien, Jean. On a bu du café et discuté en vous attendant, répondit un homme de petite taille, les cheveux plaqués sur le côté, en le suivant de ses yeux profondément enfoncés dans un visage glabre.

Jean ne répondit pas. Il se rendit près de la table carrée, posée dans le coin de la pièce. Il se servit une

tasse de café et mit un sucre dedans. Il tourna lentement sa cuillère dedans et il alla prendre sa place.

– J’ai demandé à monsieur Cardot pour Chantecoq, et à monsieur Lorey pour Nuisement, de nous rejoindre. Étant les derniers élus de ces villages, ils me semblaient nécessaires qu’ils soient là eux-aussi. Ils sont concernés tout autant que nous par les événements à suivre. Je les remercie d’ailleurs d’avoir répondu avec bienveillance à cette convocation plutôt impromptue, déclara-t-il. Vous vous doutez bien de ce qui nous réunit tous ici, ce soir ?

Les deux hommes cités et les conseillers relevèrent la tête et opinèrent doucement celle-ci. Tous le fixèrent attentivement le visage tendu.

Un silence lourd et pesant s’installa autour de la table.

Jean les regarda longuement, il secoua la tête sans rien dire. Il sortit l’enveloppe de sa poche et il la posa au centre de la table du conseil.

– La réponse est là.

Tous fixèrent l’enveloppe non-décachetée posée devant eux et portant les couleurs de la France, sans oser la toucher.

Jean reposa doucement sa tasse. Il se saisit de la lettre d’une main tremblante et il l’ouvrit. Il sortit la lettre qu’il déplia lentement. Il blêmît et il lâcha le pli. Il secoua la tête, incapable de parler.

Cardot et Lorey regardèrent le papier voleter doucement dans les airs et se poser délicatement sur la table. Ils le fixèrent intensément, la gorge nouée par l'émotion, sans oser le toucher.

Finalement Lorey se pencha en avant et il se saisit de la lettre d'une main tremblante. Il mit ses lunettes sur son nez et il s'éclaircit la voix d'un raclement de gorge. Il lut le texte lentement à haute voix dans le silence pesant de la pièce. Il reposa le papier sur la table d'une main tremblante, sa lecture une fois finie.

– Non, ce n'est pas possible. Ils ne peuvent pas, s'écria Cardot en s'enfonçant dans sa chaise.

– On ne peut vraiment plus rien faire ? demanda Lorey d'une voix blanche, un homme d'une quarantaine d'année aux yeux bleus clairs et au crâne légèrement dégarni. Il se saisit de la lettre et il la relut rapidement avant de la transmettre à son voisin.

– On a utilisé tous les recours dont on disposait pour retarder l'échéance, Patrick, répondit Jean d'une voix lasse. Mais que valons-nous ? Nous, trois petits villages de deux cent quatre vingt dix sept âmes, face aux millions d'habitants de la grande métropole, de Paris la toute puissante. On a fait que retarder l'inéluctable. Au plus profond de nous, on le savait tous. Ce n'est pas notre passé, pour le moins insignifiant, ou nos églises, classée monument historique pour la tienne Patrick, qui pouvaient nous sauver. Maintenant, nous devons l'annoncer à

l'ensemble de nos concitoyens et veiller à ce que cela se passe sans heurt.

– Justement l'église, ils ne vont pas la... intervint Patrick en se grattant le crâne. Ce serait un sacrilège.

– Non, non. Ils vont la déplacer entièrement apparemment. Tout est marqué dans la lettre, en annexe. Enfin, le plus gros, soupira Jean. Le préfet doit me contacter pour me fournir de plus amples détails sur les travaux ainsi que l'échéancier qui va être mis en place. Ensuite, nous n'aurons plus qu'à suivre les étapes à la date prévue, et plier bagage en courbant la tête au moment venu.

Un silence de plomb tomba sur la salle.

Chacun assimila cette triste nouvelle en silence.

Le maire but sa tasse de café. Il se leva lentement et remit ses affaires.

– Je vous propose de fêter cela au café du Carlier. C'est la mairie qui offre.

Chapitre II

Jean Valton poussa la porte du café. Une clochette tinta à son entrée.

Les conversations se turent. Les têtes se levèrent et lancèrent au nouvel intrus un regard curieux. Ils reconnurent le visage des nouveaux arrivants. Ils les saluèrent d'un bref mouvement de tête et ils retournèrent à leur occupation dans un faible brouhaha.

– Bonsoir, monsieur le maire, le salua le patron d'un hochement de tête tout en essuyant la vaisselle sortant de sa machine à laver. Il jeta son torchon sur son épaule et il rangea les verres et les tasses à café sur l'étagère fixée au mur derrière lui. Qu'est-ce qui nous vaut donc votre visite ? Ce n'est pas tous les jours que le conseil municipal se déplace au grand complet pour boire un verre à mon comptoir.

– Bonsoir Marcel. Mettez-moi donc une flûte de champagne et servez donc à toutes les personnes, ici

présentes, ce qu'elles veulent. Ce soir, c'est la mairie qui régale.

Le brouhaha dans la salle s'intensifia à ces mots. Les clients saluèrent cette nouvelle d'un grand sourire.

La clochette tinta de nouveau.

La porte s'ouvrit et délivra passage à Lorey et Valton. Ils rejoignirent le maire au comptoir.

– Commandez ce que vous voulez, dit sombrement le maire en regardant fixement son verre.

– Une flûte pour vous aussi ? leur proposa Marcel.

– Oui, ça vaut au moins ça, approuva amèrement Patrick. Sers-nous donc la même chose.

Marcel se retourna et aligna sur le comptoir deux nouvelles flûtes. Il les remplit sans rien dire.

– Et vous autres, je vous remets la même chose : une topette ? lança-t-il à la table de joueurs de belote.

– Si c'est la mairie qui paie, sers-nous plutôt un Ricard, lui répondirent-ils.

– Et lui ? demanda doucement Marcel, en se penchant vers le maire et en lui désignant du pouce l'homme appuyé contre le comptoir, la tête posée sur ses avant-bras. Je le sers ?

– Oui, lui aussi. Il fait partie du village.

Marcel saisit un quart de vin rouge et il le déposa à côté du verre vide posé sur le comptoir. Il secoua l'épaule de l'homme.

– Tiens Georges, c'est la mairie qui offre.

Georges releva lentement la tête, le visage hagard. Deux yeux rouges fixèrent Marcel sans le comprendre, le regard vitreux et mauvais. Les paroles du patron du bar atteignirent son cerveau. La compréhension se fit jour sur son visage à la vue de la bouteille de vin posée devant lui. Un sourire niais étira alors ses lèvres. Il se redressa lentement et pivota prudemment en se tenant au comptoir. Il regarda le maire et ses deux compagnons en vacillant légèrement sur ses jambes. Il se courba respectueusement devant eux, un sourire moqueur au coin des lèvres, en brassant les airs d'un chapeau imaginaire. Il se redressa lentement et il remit en place ses cheveux grisonnants et sales encadrant un visage anguleux rongé par l'alcool.

– Messieurs, que me vaut cet honneur ? bafouilla-t-il ironiquement d'une voix incertaine.

Lorey et Cardot ne répondirent rien et lancèrent un regard en coin au maire.

Les conversations se turent.

Jean sentit des yeux interrogateurs se poser sur lui. Il se retourna et il observa méditatif les habitués des lieux.

Une vieille salle poussiéreuse en pans de bois et en torchis, les accueillait. De larges poutres en chêne, noircies par le temps, soutenaient le plafond bas. Au fond de la salle sur sa gauche, une embrasure arrondie donnait sur la salle restaurant. Entre les deux, une table accueillait quelques adolescents discutant de

tout et de rien. Certains échangeaient des baisers baveux tandis que leurs amis jouaient au baby-foot. Deux clients assis près de la fenêtre, un demi posé devant eux, lançaient les dés sur une piste de jeu. Au milieu de la salle, près de la cheminée en pierre, quatre habitués disputaient leur partie de belote quotidienne.

– Vous allez tous recevoir un courrier officiel de la mairie, d’ici quelques jours. Une lettre qui vous annoncera la mort et la disparition du village. Ensuite, ce sera la préfecture qui vous avertira de votre expulsion, soupira-t-il d’un ton las. C’est fini. Il n’y aura bientôt plus qu’un lac artificiel ici, annonça-t-il d’une voix grave. Santé messieurs, conclut-il en vidant son verre d’un trait. Remettez-nous donc ça, Marcel. Ce n’est pas tous les jours qu’on enterre son village.

*

* *

Pierre effectuait ses devoirs sur la table de la cuisine. Le poste de radio diffusait en sourdine le hit-parade qu’il écoutait distraitement. Il se pencha sur son cahier en se tapotant les lèvres à l’aide de son stylo bille. Il tentait vainement d’effectuer ses devoirs alors que l’image de Julie, sa petite amie, dansait devant lui. Il relut le sujet de son exercice, ses pensées toujours tournées vers Julie et ses cheveux blonds frisés qui flottaient librement dans le vent, à ses yeux noisettes

dans lesquels une lueur espiègle brillait. Il repensa à la douceur de ses lèvres et à leur goût sucré lorsqu'ils avaient échangés leur premier baiser.

Au retour du lycée, il l'avait raccompagnée jusque chez elle. Ils s'étaient arrêtés dans le renfoncement de la porte cochère de la vieille maison précédant celle de ses parents, échangeant de futiles paroles. Et puis au moment de se quitter, il l'avait prise dans ses bras, incapable de résister plus longtemps à ce désir impétueux qui l'envahissait. Il se serrèrent fortement l'un contre l'autre, avides de ne former plus qu'un. Il avait apprécié le contact ferme de ses seins contre sa poitrine. Leurs bouches s'unirent alors pour une célébration rituelle de l'amour.

Sa verge se réveilla à ce souvenir.

– À quoi tu penses ? demanda sa mère. Ce n'est pas en restant là, à rêvasser, que tu vas finir tes exercices et pouvoir aller jouer.

Il rougit et il se replongea aussitôt dans ses devoirs.

Elle hocha la tête et sourit devant les sentiments candides qui animait son fils, et qu'il cachait maladroitement. Les premiers émois de sa propre jeunesse lui revinrent en mémoire. Elle sourit à ces souvenirs. Elle soupira et elle saisit les légumes posés à côté d'elle. Elle reprit son épluchage en silence, déposant les légumes dans l'évier. Elle les lava et les mit dans sa cocotte. Elle s'essuya les mains dans un torchon et décocha un rapide coup d'œil sur son fils

toujours perdu dans ses pensées. Elle le regarda en souriant.

– Bon, elle s'appelle comment la princesse qui occupe tes pensées et qui t'empêche de finir tes devoirs, dit-elle amusée en posant ses poings sur ses hanches.

– Hein, quoi ! répondit-il en rougissant. Mais, mais non, ce n'est pas ça, bégaya-t-il en secouant la tête. Une fille maintenant, maman ! Pfft, s'écria-t-il vexé, en haussant des épaules. Je n'ai pas la tête à ça en ce moment. Je suis fatigué ce soir. C'est tout, s'exclama-t-il en baissant la tête sur son cahier.

– Hum, hum, fit-elle moqueuse.

Un violent brouhaha leur parvint de la salle du bar.

Pierre et sa mère redressèrent la tête. Ils s'entre-regardèrent surpris.

– Toi. Continue tes devoirs, ordonna-t-elle en pointant sur Pierre un doigt menaçant.

Elle ouvrit la porte de la cuisine et tendit l'oreille.

Pierre la rejoignit.

De vifs éclats de voix leur parvinrent plus distinctement.

– Ils ne peuvent pas faire ça, monsieur le maire, s'écria une voix.

– C'est toute notre vie, tout notre passé qui habite ces murs, dit une autre.

– Je suis désolé. On ne peut plus rien faire. Je vous informe de la décision prise en haut lieu. On va être

expulsé, et le village sera totalement évacué. Ils vont l'inonder.

– Retourne à tes devoirs, Pierre, ordonna sa mère sans conviction. Je n'aime pas me répéter.

– Qu'ils essayent ! menaça un homme.

– Si vous ne la faites pas, c'est la gendarmerie qui s'en chargera, prévint le maire.

– Je les attends avec mon fusil. Le premier qui passera le pas de ma porte, je le tire comme un chevreuil !

– Ça ne me gêne pas, gronda l'inconnu. Ce ne sont pas les képis de la bleusaille qui vont me faire quitter la maison de mes aïeux. Les allemands, ils ont essayé en quarante. Ils n'y sont pas arrivés. Ce n'est pas aujourd'hui que cela va commencer. J'y suis né, j'y vis et je mourrai entre les murs de ma ferme, comme mes anciens.

– On se calme, on se calme, intervint Marcel. Le maire, il n'y est pour rien dans cette décision et puis d'ici là, il peut encore se passer bien des choses.

– Et pour l'église de Nuisement ? Elle est classée. Ils ne vont pas la submerger tout de même ? demanda une autre voix.

– Non, non, intervint Lorey d'une voix rassurante. La date n'est pas encore arrêtée pour les travaux, mais apparemment, ils vont la déplacer.

– Nooon ! Nooon. Il ne faut pas la bouger, hurla soudainement Georges terrifié. Un silence de plomb

tomba sur la salle à ces mots. Il ne faut surtout pas la bouger. Elle nous protège ! reprit-il.

– Allez, Georges. Retourne donc à ton verre. Il n’y a rien à craindre.

– Il va nous dire que c’est le diable qui est en-dessous, le railla une autre voix.

– Moquez-vous, imbéciles ! Moquez-vous. Vous ne croyez pas si bien dire. Vous rirez moins demain. Il y a des choses qu’il vaut mieux laisser en place et ne pas déranger.

Un silence lourd retomba sur la salle.

Georges ramassa prestement ses affaires et sortit. La sonnette tinta, marquant lugubrement sur son départ.

– Si il y a un diable quelque part, il est bien dans son verre, lança quelqu’un.

Quelques rires s’élevèrent timidement.

– Alors monsieur le maire, c’est vrai ? C’est bien fini. On est définitivement condamné, demanda une autre voix.

– Oui, hélas. Je dois prévenir monsieur le curé, maintenant, déclara-t-il. On peut tous commencer à ranger nos affaires.

– Maman, qu’est-ce que ça veut dire ? demanda Pierre en se tournant vers sa mère. On va quitter la maison ?

Un visage rond, où apparaissaient des pattes d’oie au coin des yeux, lui fit face. Elle secoua la tête en

signe d'impuissance et lança un bref coup d'œil vers la salle du bar. Ses yeux verts revinrent vers son fils.

– Je n'en sais pas plus que toi. Fais tes devoirs, Pierre, répondit-elle d'une voix lasse. Ton père nous en dira peut-être plus ce soir.

– Mais tu as entendu comme moi, insista-t-il. Évacué, expulsé et inondé. On va devoir partir ? Et puis, qu'est-ce qu'il voulait dire, le Georges, avec l'église ?

– Je ne sais pas, Pierre, répondit-elle en triturant ses mains dans son tablier. Et puis, finis tes devoirs maintenant ! ordonna-t-elle d'un ton sans réplique. Je n'aime pas avoir à me répéter.

Pierre s'immobilisa et rentra instinctivement sa tête entre ses épaules. Il connaissait très bien ce ton sec, intransigeant, précurseur d'orage, et annonciateur de gifles. Il retourna aussitôt à sa place et il se replongea dans ses devoirs en silence.

